

Le Songe d'une nuit d'été de William Shakespeare, mise en scène Jean-Michel Rabeux
 Jusqu'au 3 avril à la MC93 de Bobigny, tél. 01.41.60.72.60,
 www.mc93.com

Du Shakespeare en boîte de nuit, un *Songe* version dance-floor : c'est la première incursion, assez crue, de Jean-Michel Rabeux chez le dramaturge élisabéthain. "Aah, j'ai envie de pioncer". Il soupire d'aise, repu, satisfait, un peu étourdi quand même par ses exploits sexuels. Tel est le sieur Bottom, un des héros les plus sympathiques imaginés par Shakespeare, rebaptisé Nick Lecul dans la version assez crue que donne Jean-Michel Rabeux du *Songe d'une nuit d'été*. Précisons qu'un lutin facétieux a transformé en âne le bon gars avec tous les attributs de cet animal, d'où ce colt aussi désopilant qu'épique avec Titania, la reine des fées, qui laisse notre ami sur les rotules. Pour pénétrer dans cette fantasmagorie échevelée, ce monde du rêve et de la nuit conçu par Shakespeare, Jean-Michel Rabeux

nous a d'abord fait franchir un mur du son lesté d'infrabasses. Shakespeare en boîte de nuit ? *Le Songe* version dance-floor ? C'est un peu ça. Dans un univers glacial dominé par le noir et le blanc apparaissent des personnages munis de bouteilles gonflées comme des bulles auxquelles ils s'abreuvent goulûment, évoquant au premier abord quelque tribu noctambule qui tiendrait de Bruegel revisité par Tim Burton. Ainsi le Bois de la nuit, cet espace magique où règne le pouvoir des fées, n'est autre qu'une piste de danse où pendent de long tubes métalliques figurant des arbres. Fidèle à l'esprit de l'auteur, la mise en scène bouscule à loisir les points de repère - certains héros masculins étant interprétés par des femmes et vice-versa. Au centre, la pulsion du désir, d'un éros quasi à l'état sauvage auquel Shakespeare s'amuse à lâcher la bride. L'amour ne rend pas tant aveugle que visionnaire. L'amoureux, comme le fou, comme le poète, voit avec les yeux de l'imagination, nous dit l'auteur.

Ce monde cul par-dessus tête, transfiguré par l'intense circulation du désir qui transforme et transporte plus vif que l'éclair, chamboulant toutes les données, présente les uns et les autres comme les jouets de quelque caprice incontrôlable. Alors tout devient grotesque, outré, ridicule, déformé, monstrueux jusqu'au fou rire sous le regard narquois d'Obéron, le roi des fées, campé par une magistrale et drôlissime Claude Degliame, et du lutin Puck interprété par une Kate France particulièrement en verve. Pas de doute, avec cette première incursion dans l'œuvre de Shakespeare, Jean-Michel Rabeux est tout à son affaire.

Hugues Le Tanneur



Michel Gelinier

Culture

Shakespeare chez les oiseaux de nuit

THÉÂTRE

A la MC 93 de Bobigny, Jean-Michel Rabeux met en scène « Le Songe d'une nuit d'été »

Jean-Michel Rabeux a fait un Songe. On n'avait jamais vu ça : avec lui, la nuit d'été remue de toutes les forces du désir, lequel, comme on sait, ne connaît d'autres lois que les siennes. Et cette pièce si souvent montée de manière niaise retrouve sous la baguette de ce magicien trash toute sa force transgressive.

C'est Shakespeare sous acide : un cosmic-trip en lunettes noires pour nuits blanches. Des codes esthétiques qui dans un premier temps peuvent surprendre – on est un peu aux Bains-Douches, dans les années 1980 – mais qui rapidement séduisent par leur beauté miroitante et nocturne. Sous une énorme lune scintillante ressemblant aux boules à facettes des boîtes de nuit se balance une forêt de métal propre à accueillir la *lunacy* qui gouverne les créatures shakespeariennes. Cette part obscure de l'homme, qui lui échappe et que toujours il voudrait encager, domestiquer ou – dans le meilleur des cas – apprivoiser, comme une bête sauvage.

Les dieux, les hommes et les bêtes

Toute la pièce obéit à la logique de l'inconscient, en cette nuit de lune où se mêlent avec un naturel formidable trois intrigues, où se mélangent les dieux, les hommes et les bêtes – lesquels ont en général les mêmes comportements. Thésée, duc d'Athènes, veut épouser Hippolyta, reine des amazones, qu'il a conquise avec son épée. Hermia ne veut pas épouser Démétrius : elle aime Lysandre, qui l'aime. Héléna aurait voulu épouser Démé-



Georges Edmont, Frédéric Giroutru (couché), Gilles Ostrowsky, Kate France, Marc Mériqot. AGATHE POUPENEY/PHOTOSCENE.FR

trius, qui ne l'aime plus : il aime Hermia, qui ne l'aime pas.

Obéron et Titania, roi et reine des fées, se disputent, se jalouent comme un vieux couple, sous l'œil ironique d'une des plus extraordinaires créatures du théâtre occidental, Puck, lutin, esprit, démiurge ou double de l'auteur, « *following darkness like a dream* », poursuivant l'ombre – métaphore de la scène, dans le théâtre élisabéthain – comme un rêve... Pendant ce temps, des théâtres amateurs répètent, pour le mariage du roi, « *la très lamenta-*

ble comédie et la très cruelle mort de Pyrame et Thisbé ».

De ce sommet de la comédie shakespearienne, écrit autour de 1595, Jean-Michel Rabeux joue tous les vertiges baroques. Subversion de la langue, travaillée en profondeur par nombre d'images sexuelles, que Rabeux restitue sans tabous, avec un humour et une liberté qui frôlent par moments la pataphysique.

Et folie du jeu grotesque, anti-naturaliste au possible, tenu de bout en bout par l'ensemble de la troupe, excellente,

Claude Degliame (Hippolyta, Obéron) et Kate France (merveilleux Puck), en tête. Inversion des sexes, échange des rôles, logique du travestissement poussée au maximum, costumes d'oiseaux de nuit : chassés-croisés du désir où chaque dimension – bestiale, humaine, divine – joue son rôle.

Rabeux affole toutes les boussoles du masculin et du féminin, rendant le jeu de combinatoires créé par Shakespeare plus étourdissant encore : les couples se composent et se recomposent dans tous les

sens. Masculin et féminin dialoguent à l'intérieur de chaque personnage, puis-que le même comédien peut jouer deux rôles, l'un féminin, l'autre masculin, et à l'intérieur de chacun bousculer encore les codes traditionnels – ceux du pouvoir et de la séduction, notamment.

Grande prêtresse

C'est le cas pour Frédéric Giroutru, qui joue Thésée et Titania, et de l'incroyable Claude Degliame, vieille complice du metteur en scène, qui est à la fois Hippolyta et un Obéron qui se transforme à vue, père Ubu gonflé de son importance (et de son costume-coque) devenant grande prêtresse de la nuit en robe scintillante. Extraordinaire liberté du théâtre élisabéthain, qui veut que l'on puisse passer ainsi d'un rôle à l'autre, et que chaque être humain – et le comédien plus que les autres, bien sûr – contienne tous les possibles, toutes les dimensions de l'homme.

Jean-Michel Rabeux viole certes un peu Shakespeare, mais il lui fait un bel enfant, à la fois bâtard et légitime : on a rarement vu spectacle en intelligence aussi profonde avec le grand Will, sa relation organique entre le théâtre et le monde, l'homme et le cosmos, la vulgarité la plus vitale et la poésie la plus haute. Une fois « *rengainé dans le fourreau de la nuit* », ce Songe procure un ineffable sentiment de jouissance : celle de la liberté – du théâtre, du désir et de l'imagination. #

FABIENNE DARGE

« *Le Songe d'une nuit d'été* », de William Shakespeare. Adaptation et mise en scène : Jean-Michel Rabeux. Avec Corinne Cicolari, Claude Degliame, Hugo Dillon, Thomas Durand, Georges Edmont, Kate France, Frédéric Giroutru, Marc Mériqot, Céline Millat, Raouf, Jérôme, Gilles Ostrowsky, Christophe Sauter et Marie Vialle. MC93, 1, bd Lenine, Bobigny (Seine Saint Denis). M Bobigny Pablo-Picasso. Tél. : 01 41 60 72 72. Lundi, mardi, vendredi et samedi à 20 h 30, dimanche à 15 h 30, jusqu'au 3 avril. De 8 € à 23 €. Durée : 2 h 15. Puis, en avril, à Sète, Oullins et Arras.

Libération

Théâtre. Jean-Michel Rabeux bouscule «Le Songe d'une nuit d'été» et s'attache au versant charnel de la pièce.

Sexy Shakespeare

«Le Songe d'une nuit d'été»
D'après Shakespeare,
m.s. Jean-Michel Rabeux,
MC 93 de Bobigny, jusqu'au 3 avril.
Rens.: 01 41 60 72 72.

Etonnant que Jean-Michel Rabeux ne se soit pas attaqué plus tôt au *Songe d'une nuit d'été*, tant la pièce de Shakespeare avec sa tripotée d'elfes, ses mises en abîme théâtrales et ses chassés-croisés amoureux – où hommes, dieux et bêtes se mêlent à la faveur de la nuit – offre un terrain de jeu tout trouvé pour ce metteur en scène du désir et de la sensualité.

Vinyle. Foin de petites fleurs, de papillons et de costumes kitsch, c'est dans le monde de la nuit et de ses excès (plus *bac-kroom* que clair de lune) que Rabeux campe la comédie. Néons blafards, espace tout en vinyle noir et look gothique, donnent d'entrée le ton. Dès avant la première réplique, ça partouze sec dans la grande salle du palais.

On s'en rend vite compte, le texte s'est un peu fait bousculer. Le metteur en scène, qui n'est pas du genre à prendre des gants avec le patrimoine, a franchement taillé dans le vif et se sert de la pièce de Shakespeare, qu'il monte pour la première fois, comme d'un

matériau. Il abrège les répliques, les dépouille de leur lyrisme romantique, pour recentrer le tout sur le versant charnel.

Gonflé. Ce faisant, Rabeux en rajoute dans l'enchevêtrement initial du texte en distribuant les mêmes comédiens dans des rôles en miroir. Ainsi, Claude Degliame – muse et actrice fétiche aux félures vocales reconnaissables entre toutes –, qui joue Hippolyta, la promise de Thésée dans le monde des hommes, endosse par la suite le costume d'Obé-

Peter Quince s'appelle ici Péteur Coince, Bottom devient Nick Lecul, le tailleur Starveling, Depipe... multipliant savoureusement les jeux de mots.

ron le jaloux, divinité de la nuit et de la forêt, qui troussa naguère ladite Hippolyta. Quant à l'acteur qui tient le rôle de Thésée (Frédéric Giroutru), il devient Titania, déesse dont Thésée partagea un temps la couche. Le jeune Lysandre est interprété par une actrice (Marie Vialle), la malheureuse Hélène, par un homme (Hugo Dillon).

Le metteur en scène s'amuse à intervertir les sexes et les rôles, allant jusqu'à piquer des répliques à Thésée pour les

refiler à Hippolyta et lui donner ainsi plus de consistance qu'au personnage original.

Parodie. Tout cela est assez gonflé, souvent drôle, car surjoué et plutôt cohérent dans l'ensemble, même si l'on regrette à plus d'une reprise que la langue de Shakespeare se soit un peu égarée en route. Tout n'est pas d'égale qualité, il y a des longueurs, des moments où la parodie lasse. Mais Kate France, actrice *so british*, fait une Puck délicieuse. C'est sans doute à l'endroit du théâtre dans le théâtre

– dans les scènes où les artisans répètent dans la forêt «la très très lamentable comédie de la très très cruel-

le mort de Pyrame et de Thisbé», traités sur le mode grotesque – que Rabeux s'est le plus lâché. C'est aussi là que ça marche le mieux. Peter Quince s'appelle ici Péteur Coince, Bottom devient Nick Lecul, le tailleur Starveling, Depipe, etc. multipliant savoureusement les jeux de mots. Ce qui laisse imaginer l'hilarante tournure des scènes entre Lecul changé en âne à très très grande queue et Titania ensorcelée... ➤

MAÏA BOUTEILLET

THEATRE « LE SONGE D'UNE NUIT D'ETE », AUJOURD'HUI ET DEMAIN AU PETIT-QUEVILLY

« J'aime les songes éveillés »

Pendant deux soirées à la Foudre, Jean-Michel Rabeux propose un « Songe d'une nuit d'été » décapant dans lequel il s'amuse avec ce théâtre shakespearien.

La scène nationale de Petit-Quevilly/Mont-Saint-Aignan fait revenir l'étonnant Jean-Michel Rabeux. Il y a trois saisons, le metteur en scène présentait trois pièces de Feydeau — une soirée inoubliable. Aujourd'hui et demain, il propose au théâtre de La Foudre *Le Songe d'une nuit d'été*, une pièce de William Shakespeare qu'il a passée dans sa moulinette décapante. Sur scène, comédiens, chanteurs, magiciens, clowns, danseurs partagent leurs rêves les plus fous dans le monde de la nuit.

Vient-on voir un classique ?

Jean-Michel Rabeux : Non. En revanche, si un classique est une pièce magnifique d'un homme dont je suis amoureux, une pièce qui semble avoir été écrite hier, je réponds oui. En règle générale, je monte une pièce parce qu'elle me parle, parce qu'elle est écrite comme par un auteur contemporain, parce qu'elle aborde des choses qui m'inquiètent. *Le Songe d'une nuit d'été* parle de la liberté, appelle à la liberté amoureuse, à la diversité amoureuse. Les pulsions sont vives dans les corps. Des choses qui sont remises en question aujourd'hui. C'est une pièce érotique au sens intello du terme. Il y a beaucoup de Rabelais. Mais c'est du Shakespeare. On n'invente rien. On propose une vision polymorphe.

Les corps sont donc très présents.

J.M.R. : Dans toutes mes pièces, les corps sont très présents. Pour *Le Songe*, je me suis interdit la nudité complète pour ne pas provoquer, parce que des éclos viennent voir la pièce.



Dans ce *Songe d'une nuit d'été*, les corps se travestissent et on ne sait plus qui est qui

Néanmoins, les corps appellent au sens, à la liberté des sens. C'est une comédie.

En quoi le texte de Shakespeare est empreint d'impudeur ?

J.M.R. : Le texte est un mélange de pudeur et d'impudeur. Quand Titiana, la reine des fées, a un rapport avec un homme à tête d'âne, il faut beaucoup de pudeur. On rend la scène acceptable par le biais du grotesque.

Pourquoi dites-vous que cette pièce, c'est le rêve dans le rêve ?

J.M.R. : Tout théâtre est un rêve. Peut-être même toute œuvre d'art. Pour chacune de mes pièces, je propose un rêve au spectateur. Dans *Le Songe*, Shakespeare propose un rêve, un rêve des amoureux. Le songe de Shakespeare double le nôtre.

Comment avez-vous abordé cette pièce ?

J.M.R. : C'est une pièce que je connais depuis longtemps. Il a fallu que je trouve l'angle artistique. L'autre problème était la langue. *Le Songe* a été écrit dans un anglais qui a beaucoup évolué. J'ai décidé d'écrire une nouvelle adaptation à partir des différentes traductions. J'ai réécrit une langue qui prend certes beaucoup de liberté avec la lettre mais aucune — je l'espère — avec l'esprit. Je ne voulais pas perdre la poésie.

« Le Songe » aborde le thème de la liberté amoureuse. Vous êtes-vous accordé beaucoup de libertés pour monter la pièce ?

J.M.R. : La première des libertés a été de tutoyer Shakespeare : toi, tu as dit cette chose de cette manière. Moi, je vais l'écrire comme ça. Et ça, ça fait peur. C'est aussi pour cette raison que j'ai attendu tant de temps pour monter cette pièce.

Comment avez-vous levé cette peur ?

J.M.R. : Avec l'âge peut-être. D'autre part, j'ai écrit des adaptations de pièces de Shakespeare pour d'autres personnes. J'ai donc fini par oser.

Vous avez osé des insolences, des travestissements.

J.M.R. : Oui, des insolences et surtout des travestissements. Des femmes sont des hommes. Des hommes sont des femmes. On ne sait plus qui est qui. Le travestissement, c'est le plaisir du théâtre. A l'époque de Shakespeare, tous les personnages étaient joués par des hommes. Le travestissement est donc inscrit dans l'œuvre. Moi, je n'aurais pas pu faire comme lui.

Dans cette pièce, tout se termine dans le rire.

J.M.R. : Oui, tout se résolve dans le rire. Contrairement à « Roméo et Juliette » qui se termine dans le sang.

Aimez-vous les songes ?

J.M.R. : J'aime les songes éveillés. Les songes endormis, je ne m'en souviens pas. J'aime les contes de fées. J'aime plonger dans nos vérités que la société veut dissimuler. Ce qui me touche : plus nous plongeons dans nos songes, dans nos singularités, plus nous nous retrouvons. C'est quelque chose de commun à tous les hommes. Bien sûr, on peut trouver le pire comme la cruauté et aussi le meilleur comme l'amour.

PROPOS RECUEILLIS PAR M. B.

● « *Le Songe d'une nuit d'été* », jeudi 15 et vendredi 16 février à 20 h 30 au théâtre de la Foudre, rue François-Mitterrand. Tarifs : de 18 à 6 €. Réservations au 02.35.03.29.78.

2 / Théâtre entretien Jean-Michel Rabeux Le Songe : éloge d'une liberté « pré-monothéiste » débridée

L'auteur et metteur en scène Jean-Michel Rabeux, qui aime flirter du côté des avant-gardes, interroge aujourd'hui Shakespeare. *Le Songe d'une nuit d'été* pose la question de l'art à travers le corps exposé de l'acteur, un corps qui n'a pas encore trouvé droit de cité auprès des terreurs exercées sur l'esprit et la morale convenue. Une vision « rabeulésienne » décupante et tonique.

Comment vous êtes-vous arrêté sur *Le Songe d'une nuit d'été* ?

Jean-Michel Rabeux : J'ai monté cette pièce pour des raisons politiques. Je suis effrayé par ce qui se passe aujourd'hui sur le plan des mœurs. L'œuvre de Shakespeare en général, et

le contrôler puisqu'il est là, féroce et cruel, accordant à la vie ce qu'elle est, une explosion et une jouissance. Ce panthéisme existe dans *Le Songe* où « tout » désire « tout » : la lune désire les étoiles, la vache lactée désire les hommes, les dieux désirent les bêtes, les bêtes désirent les dieux, les arbres désirent les ruisseaux, tout s'entremêle.

« J'ai monté cette pièce pour des raisons politiques. »

Le Songe en particulier, est l'expression d'une grande liberté. C'est une pièce libre, non pas libertine comme l'œuvre de Laclou, de Marivaux ou de Sade, mais libre au sens rabelaisien. Une liberté « pré-monothéiste », proche de l'Antiquité, qu'on pourrait définir comme multiple, polygame, polythéiste, « poly »... Nous sommes un peu trop « mono » et sclérosés par toutes les pensées « totalisantes » sur la sécurité, les mœurs, la santé, la médecine. Les jeunes de vingt ans peuvent ressentir de la peur, une inquiétude que je perçois après les représentations lors des rencontres avec les ados et les profs, spécialistes sans le savoir de l'autocensure. Les profs craignent les parents, les parents craignent la société, ce qui provoque l'écartèlement des jeunes. Mes spectacles ont toujours un rapport avec le corps.

La provocation est un peu votre griffe.

J.-M. R. : Le spectacle expose un phallus de Botton, ce n'est pas le premier phallus qu'on voit sur une scène du *Songe*. La nudité n'est pas totale, tout est suggéré, ne serait-ce que dans l'excès du grotesque. Je reste attentif au cours du spectacle à ne pas baisser la garde pour les raisons politiques évoquées ; en même temps, il faut laisser une porte ouverte à l'imaginaire pour pouvoir échapper au pire des allusions scéniques.

Votre relecture du *Songe* souffre-t-elle d'être en avance sur son temps ?

J.-M. R. : Je pense être plutôt en retard pour ce qui est de la perception de ces visions grotesques, puisqu'elles étaient familières à Shakespeare comme à Aristophane. Toutefois, les jeunes visitent des sites très consultés sur le net qui sont des abominations de sang et de violences que je ne supporte pas. Le spectacle n'est pas une relecture dans la mesure où il s'ancre dans l'œuvre. La langue a été retravaillée, non pour échapper à Shakespeare mais par fidélité à son esprit, pour une plus grande proximité et une meilleure réception par une oreille contemporaine, en éliminant les traces de pétrarquisme et les plaisanteries langagières datées.

Quelle est l'histoire du *Songe d'une nuit d'été* ?

J.-M. R. : La pièce raconte que les songes sont plus puissants que le jour et que l'inconscient ne se laisse pas brider par la morale. À chacun de



Photo : M. G. G.

les, la vache lactée désire les hommes, les dieux désirent les bêtes, les bêtes désirent les dieux, les arbres désirent les ruisseaux, tout s'entremêle.

La représentation fait l'éloge du désir.

J.-M. R. : C'est un éloge du désir du plaisir et de la différence. On joue beaucoup sur les travestissements, on ne sait plus qui est fille, qui est garçon... Et qui est homme ? Qui est dieu ? Les trois mondes présents dans la pièce s'entremêlent, celui de la cour et des amoureux, celui des dieux, des rois et des fées et celui des artisans. Ainsi, les artisans dont le langage est cru et naïf, sont finalement aussi sensibles et aussi beaux que les amoureux. Les amoureux sont aussi ridicules et drôles que les artisans, les dieux aussi humains que les artisans... Le sensible circule partout, à travers l'émotion chez les artisans et l'humanité chez les dieux et les bêtes...

Les catégories de genre s'effacent.

J.-M. R. : La notion de genre n'est pas ce qui prédomine. L'enjeu théâtral est de passer du rire au grotesque pour revenir au poétique. L'action se situe avant les trois monothéismes à Athènes. Shakespeare a la capacité extraordinaire de s'extraire de la pensée du *XVI^e* siècle pour se projeter chez les Gréco-Latins. Je suis outré par l'état actuel du monde. Les crispations interreligieuses créent des crispations semblables sur l'individu. Le théâtre doit trouver sa place afin que cette tension diminue.

Propos recueillis par Véronique Hotte

Le *Songe d'une nuit d'été*, de William Shakespeare, adaptation et mise en scène par Jean-Michel Rabeux, du lundi au samedi à 20h30, dimanche à 15h30, relâche mercredi, jeudi, du 5 mars au 3 avril 2007 à la MC93 1, bd Lénine 93000 Bobigny. Tél. 01 41 60 72 72 et www.mc93.com. Pièce créée au Théâtre de l'Agora, scène nationale d'Evry et de l'Essonne en janvier 2007.